

Nadège Gayon-Debonnet



Échantillons de traductions littéraires

(juin 2025)

Sommaire

<i>À chaque génération</i> de Kendare Blake, Hachette Heroes, 2022, pp. 37-40.	2
<i>La Bonne Fée</i> de Jen Calonita, Hachette Heroes, 2025, pp. 13-17.	5
<i>Mémoires</i> de Patrick Stewart, Hachette Heroes, 2025, pp. 162-164.	8

À chaque génération

Kendare Blake, 2022

Ce roman *young adult* est le premier tome d'une trilogie dans l'univers de *Buffy contre les vampires*, et met en vedette une nouvelle génération de personnages, à commencer par Frankie, la fille de Willow, qui se découvre mi-Tueuse mi-sorcière.

CHAPITRE TROIS

Ce n'était donc pas un astronaute

Frankie était assise à table, abasourdie. Willow, Oz et Jake l'observaient en silence. Frankie, une Tueuse. Quelle idée absurde. Et la Tueuse originelle, la mythique Première Tueuse, était son autre parent ? Frankie se leva et repoussa sa chaise si fort qu'elle percuta le mur, fendillant le plâtre.

— Bon, on dirait que ça répond à la question, commenta Oz.

Mais Frankie se refusait à regarder la fissure.

— Maman, tu m'as toujours raconté que tu avais fait une PMA ! Que le donneur était un astronaute ! L'astro-donneur ! On inventait des histoires sur lui, on se disait qu'un jour, il me verrait sauver le monde de là-haut !

— Ben, tu sauveras le monde quand même, dit Jake.

— Sauver le monde à coups d'innovations en énergie verte, Jake, s'écria Frankie. Pas à coups de pieu !

Elle frappa la table du plat des deux mains et la sentit trembler. Les autres se figèrent sous l'impact, comme s'ils s'attendaient à ce que le meuble s'écroule.

— Ce n'est pas une certitude, tenta Willow.

— Ça a l'air plutôt sûr, fit Oz, un sourcil levé.

— Tu aurais dû me le dire, Maman. Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ?

— J'espérais ne pas avoir à le faire.

— Mais c'est trop con ! Avant d'être une grande sorcière, t'étais pas une vraie génie ?

— J'étais intelligente, mais de là à me qualifier de génie... Et surveille ton langage, jeune fille !

— Génie, peut-être pas, intervint Oz, mais t'étais quand même surdouée.

— C'est bien ce que je dis.

— Non, t'as dit « intelligente ». Ça fait intelligent, surdoué, génie. Y a des paliers.

— Allô ? fit Frankie en gesticulant juste devant eux.

Elle avait la tête qui tournait. Elle s'efforçait de se rappeler ce qu'elle avait éprouvé en s'effondrant dans la cour, si elle avait entendu une voix ou eu un flash, quoi que ce soit qui aille dans le sens de leur théorie grotesque. Elle avait envie d'appeler Buffy pour lui demander si c'était ce qu'elle avait ressenti quand elle était devenue la Tueuse. Elle tendit même la main vers son téléphone, avant de prendre amèrement conscience qu'il n'y aurait personne pour lui répondre.

— Ce n'est pas possible.

Elle tâcha de se représenter la Première Tueuse, cette fille d'une ère révolue que les hommes avaient imprégnée de l'essence des démons contre son gré afin de lui conférer la capacité de les vaincre. Elle essaya de l'envisager comme un parent. Mais la Première Tueuse était africaine, et Frankie n'avait pas du tout l'air métisse ; elle avait l'air... eh bien, de la fille de Willow : silhouette menue, cheveux roux, grands yeux.

Frankie se laissa à nouveau glisser sur sa chaise, oubliant qu'elle l'avait balancée dans le mur. Mais Jake, sur le qui-vive, lui en plaça adroitement une autre sous les fesses, juste à temps.

On entendit le bruit lointain d'une voiture qui se garait dans l'allée, mais Frankie le remarqua à peine. Sa mère ne sembla pas y prêter attention non plus. Elle poussa gentiment Frankie pour qu'elle se décale et s'installa sur la même chaise qu'elle.

— Euh, on a de la visite, indiqua Jake.

Frankie eut vaguement conscience qu'il se dirigeait vers la porte, Oz sur les talons. Du coin de l'œil, elle les vit se redresser, tendus, le nez au vent, le regard dirigé vers la fenêtre.

— Ils tiennent vraiment du loup, dit doucement Willow, qui les observait à moitié, elle aussi. Ça va aller, ma puce.

— C'est Spike, lança Oz.

— Il a amené la fille, précisa Jake en reniflant la fenêtre.

— Tu le sens à travers la vitre ? demanda Frankie, hébétée.

— Non, je le *vois* à travers la vitre.

Oz ouvrit la porte, et Spike se précipita à l'intérieur, paire de jambes légèrement fumantes dépassant d'une couverture. Assez peu de fumée, cela dit, puisque le crépuscule approchait. Il se débarrassa de la couverture et se tourna vers Willow.

— Comment ça va, Rouquine ?

Elle haussa les épaules, puis lui retourna la question :

— Et toi ?

— Ça baigne dans l'huile. Parce qu'elle n'est pas morte. C'est impossible.

— C'est impossible ? demanda Frankie, pleine d'espoir.

Spike sembla immédiatement regretter ses paroles.

— Je ne t'avais même pas remarquée, Mini-Rouquine. Tu cherches à te fondre dans la chaise ? sourit-il. Je voulais dire qu'elle ne peut pas être morte à mes yeux. Parce que pour moi, elle est immortelle.

Il se tourna vers la mère de Frankie avant de poursuivre :

— Mais puisqu'on en parle, non, je ne pense pas qu'elle soit morte. Toutes les Tueuses, éliminées dans une explosion, comme un tas d'Observateurs à la noix ? Ça semblerait... franchement irrespectueux.

— Ça fait pas dix ans que t'es Observateur, toi ? demanda Oz.

— Pas du genre tweed, bouquins et zéro muscle, non. Salut, Oz.

Il lui serra la main et adressa un signe de tête à Jake. Cela faisait longtemps qu'ils n'avaient pas vu Spike : il était l'Observateur de plusieurs Tueuses, ce qui impliquait de faire la navette entre Los Angeles, New York et même Bâton-Rouge, en Louisiane, mais il n'avait absolument pas changé. Cheveux blond platine, long manteau de cuir, vêtements plus noirs que noirs.

— Vous avez des nouvelles d'Alex ou de Dawn ? Ou des autres ?

— Alex et Dawn sont à Halifax en ce moment, indiqua Willow. Ils ne partiront pas avant d'avoir des réponses. Et si quelqu'un s'en est tiré, ils le trouveront.

— Quelqu'un s'en est tiré ?

Frankie tendit la tête pour voir qui avait parlé. La fille que Spike avait dû passer chercher en chemin se tenait derrière lui. Elle portait un sweat trop chaud pour la saison, la capuche relevée sur ses cheveux noirs et raides, et elle était très jolie. Frankie ne la connaissait pas, mais il y avait quelque chose de familier dans sa façon d'étudier l'entrée de la maison, tranquillement sur ses gardes ; sans avoir à poser la question, Frankie comprit que la nouvelle venue avait grandi consciente de l'existence des vampires et des Tueuses, tout comme elle.

La Bonne Fée

Jen Calonita, 2025

Ce roman Disney, qui inaugure la série *Enchanters*, relate les origines de celle qui deviendra la fée marraine de Cendrillon. Après un prologue reprenant la scène des préparatifs pour le bal, nous entrons dans le vif du sujet :

1

Trente ans plus tôt...

Lénore Dubois s'était agenouillée, l'ourlet de sa robe couvert de boue, les ongles presque noirs. Certaines jeunes femmes de son âge auraient trouvé l'état de sa tenue grotesque, mais elle n'en avait cure. Elle avait des questions bien plus importantes à régler.

Elle se mordit la lèvre inférieure, concentrée, et fixa du regard la pantoufle de soie ; à ses côtés, deux jeunes enfants observaient attentivement la scène. À l'aide d'un plantoir, Lénore déracina les fleurs sauvages et les installa dans la chaussure, en appuyant fermement sur la terre dont était rempli ce pot de fleurs de fortune. Après avoir garni le tout de coquillages et de petites babioles, elle s'assit sur ses talons.

— Et voilà ! dit-elle en soufflant sur une boucle de cheveux égarée qui lui tombait devant les yeux. Le plus beau cadeau aux fées jamais conçu dans le royaume d'Aurelais.

Les enfants, qui étaient couverts de boue eux aussi, poussèrent des cris de joie.

— Il est parfait ! s'extasia sa cousine Céline, qui venait d'avoir dix ans et trouvait soudain que la nature tout entière était romantique et magnifique. Je savais que c'étaient les fleurs blanches qui conviendraient le mieux.

— Moi, je pense encore qu'on aurait dû utiliser ta pantoufle à toi, grommela son frère, Rémi, en essayant de s'emparer de la chaussure jaune – telle était la nature d'un enfant de sept ans à qui l'on accordait bien peu d'affection quand il n'était pas sous la garde de Lénore. Elles ne te vont plus, alors que celles de Lénore, si. Maintenant, elle va devoir rentrer à la maison pieds nus !

— C'est ce que je préfère, lui rappela Lénore.

— Rémi, fit Céline en posant les mains sur ses hanches étroites, tu sais parfaitement que Maman me passerait un savon si elle me surprenait sans chaussures !

— Et si Lénore prend froid ? argumenta Rémi.

— Et si *moi*, je prends froid ? rétorqua Céline.

Lénore était capable de sentir une dispute approcher, tout comme son oncle prédisait l'arrivée d'un orage. Et elle savait précisément quoi faire pour désamorcer la situation.

Elle se mit à fredonner.

Les enfants la regardèrent avec intérêt.

— *Que fait-on d'un chuchotis ? D'un chuchotis ?* entonna Lénore. *Que fait-on d'un chuchotis au gré du vent ?*

Ses deux jeunes cousins sourirent et se lancèrent avec elle dans la chansonnette qu'ils connaissaient par cœur :

— *Chut ! Chut ! Chot ! Chot ! Tendons l'oreille. Chut-chot-chuchotons !*

Lénore se leva et les prit par la main.

— *Chut ! Chut ! Chot ! Chot !* répéta-t-elle en leur faisant faire la ronde.

Certes, elle ne portait plus qu'une seule pantoufle, mais elle ne se souciait pas de son apparence. Ni de ce que ses petites chansons pouvaient avoir de ridicule. Elle adorait voir leur visage s'illuminer dès qu'ils en entonnaient une ensemble.

— *Pas de bruit, chut-chut-chot-chot-chuchotons. Écoutons.*

Lénore s'arrêta net et se débarrassa de la pantoufle restante. Les enfants l'imitèrent. L'une des chaussures en velours noir de Rémi atterrit sur la rive boueuse de la rivière. *Oups.*

— Rémi, tu peux déposer le cadeau près de l'arbre, comme c'est moi qui ai choisi les fleurs, déclara Céline.

Lénore le savait, c'était tout ce que la fillette était capable d'offrir à son frère en matière d'excuses.

— Non merci, répondit Rémi. Je choisirai pour le prochain.

Ils jetèrent tous les deux un regard en coin à Lénore, qui leur sourit tout en récupérant la chaussure de Rémi au bord de l'eau et tenta de la sécher à l'aide du bas de sa jupe.

— Préparons un autre cadeau, dit-elle.

Elle rendit sa chaussure au garçon et se baissa pour ramasser sa pantoufle jaune esseeulée.

— À quoi bon n'avoir qu'une chaussure, de toute façon ?

— Je peux choisir les fleurs, cette fois ? demanda Rémi.

— Oui, mais ne t'approche pas trop de la rivière, lui rappela Lénore.

— Je vais le surveiller ! Mais d'abord, je vais déposer mon cadeau aux fées, déclara Céline.

Ses boucles brunes lui tombèrent autour du visage tandis qu'elle déposait soigneusement la pantoufle jaune contre l'arbre, en la nichant entre deux épaisses racines qui dépassaient du sol et ressemblaient à des serpents.

Rémi s'empara d'une poignée de groseilles.

— Il faut en mettre dans mon cadeau. C'est Lénore qui les a faites.

— Elle ne les a pas faites, bêta, elle a planté le groseillier, rétorqua Céline avant de marquer un temps d'arrêt. Enfin, je crois.

— J'ai seulement cueilli les groseilles, leur rappela gentiment Lénore. Mais j'ai planté des pois et des poivrons.

— On pourra en apporter aux fées, la prochaine fois ? demanda Rémi, intéressé.

— S'ils sont mûrs, oui, promit Lénore.

Elle était fière de la récolte abondante qui s'annonçait dans son petit potager. Son père lui avait appris à jardiner dès son plus jeune âge, et c'était toujours quelque chose qui lui plaisait beaucoup. Travailler la terre et aider les fruits et les légumes à pousser lui semblait gratifiant, d'une façon bien plus tangible que dans la plupart des autres aspects de la vie. Là, dans son petit lopin de terre, elle pouvait planter une graine, s'en occuper et la regarder se transformer en quelque chose de magnifique.

À cet endroit précis, la magie existait comme nulle part ailleurs.

Céline montra le ruban rose attaché au minuscule dé à coudre, issu du nécessaire à couture de Lénore et rempli de lait :

— Je crois que les fées vont adorer ça.

— Tu sais ce que je dis toujours : on ne fait jamais trop de cadeaux aux fées.

Lénore se dirigea vers l'arbre pour voir ce que les enfants avaient déposé d'autre. Elle devait bien l'avouer, les pantoufles jaunes avaient fière allure. À l'aide d'une chute de cuir, elle en avait renforcé la pointe et le talon, et avait ajouté un nœud décoratif en ruban blanc sur chaque chaussure. Elle ne les avait portées qu'à peine deux semaines, et maintenant qu'elles étaient pleines de fleurs et de cailloux assortis, ainsi que d'une plume, elles accomplissaient une destinée bien plus grandiose que le simple fait de protéger ses pieds.

Les fées, le petit peuple, les bonnes dames... peu importe comment on les appelait, elles n'étaient pas difficiles. Mais une fois que l'on avait pris la décision de leur laisser un cadeau, il valait mieux en faire une habitude. C'était ce que Lénore avait enseigné à ses cousins, après avoir lu que les fées étaient assez susceptibles. Elles aimaient s'amuser, mais étaient souvent farceuses, voire destructrices et sournoises, et avaient tendance à chaparder. (Dès que Rémi perdait une chaussette ou que Céline égarait un crayon, ils étaient presque certains que l'objet manquant avait été dérobé par les fées, et Lénore ne pouvait qu'acquiescer. Où aurait-il pu passer, sinon ?)

Mémoires

Patrick Stewart, 2025

Dans son autobiographie, l'acteur britannique Patrick Stewart, connu pour ses rôles dans *Star Trek* et *X-Men*, mais aussi pour sa longue carrière au théâtre, dévoile de nombreuses anecdotes savoureuses. En voici une :

Tout en apprenant les ficelles du travail de comédien, je découvrais aussi la vie d'adulte – plus ou moins. Pour la première fois de mon existence, je ne louais pas une chambre, mais un véritable appartement, dans le quartier de Sheffield connu sous le nom de Nether Edge. Le bâtiment lui-même, une maison jumelée de brique rouge, était très bien ; l'appartement, nettement moins. On y entrait par la porte de derrière, et il était constitué d'une seule pièce en sous-sol : la cuisine, la chambre et le salon occupaient un seul et même espace. L'unique fenêtre donnait sur le jardin à l'arrière de la maison et laissait à peine entrer le soleil, je vivais donc avec la lumière allumée en permanence. Mais il y avait un arrêt de bus à deux pas, qui me permettait d'accéder au centre-ville et, après quelques minutes de marche, au théâtre. J'étais ravi d'être aussi indépendant.

En emménageant, je me suis rendu compte que je devais faire le plein de denrées de base. Je me suis donc rendu au marché et chez le primeur. N'oubliez pas que jusqu'alors, je n'avais jamais eu à subvenir à mes propres besoins ni à préparer mes repas. De ce fait, si ce qui était vendu en bocal, paquet ou boîte de conserve ne me posait pas de problème, j'étais un peu perdu pour les achats en vrac, notamment les produits frais. À l'époque de Camm Lane, j'avais bien fait les commissions pour ma mère, mais elle m'avait toujours fourni une liste de ce dont elle avait besoin, en précisant les quantités.

Rien à faire, j'étais incapable de me rappeler les quantités adéquates pour une famille, et encore moins pour une seule personne, et à l'époque, un appel téléphonique représentait une dépense extraordinaire – qui plus est, mes parents n'avaient toujours pas le téléphone. Je devais donc me débrouiller seul. Quatre oranges, deux oignons, une douzaine de carottes – tout ceci me semblait correct. Mais qu'en était-il des pommes de terre ? Je me rappelais vaguement que le mot *stone* (une unité de mesure valant 14 livres, soit 6,35 kg) revenait souvent lors de cet achat. Mais est-ce que c'était deux *stone* ? Cinq ? Une demie ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Dans le doute, j'ai demandé huit *stone*. Le marchand de fruits et légumes m'a regardé en fronçant les sourcils, perplexe, puis a haussé les épaules et a disparu dans l'arrière-boutique. Il en est revenu au bout d'un certain temps, avec un assistant ; ils portaient tous les deux plusieurs sacs. En les voyant, j'ai interrogé l'homme du regard, et j'ai demandé : « Huit *stone* ?

— Eh oui », a-t-il répondu.

À cet instant, j'ai compris mon erreur. Mais j'étais trop jeune et j'avais trop peur de faire une scène pour dire : « Vraiment désolé, monsieur, c'est ma première fois et je dois bien l'admettre, ma commande de pommes de terre est clairement surdimensionnée. » Ça aurait été une façon rationnelle et raisonnable de rectifier le tir. Mais je craignais trop d'attirer davantage l'attention sur moi et je me suis donc contenté de suivre le mouvement ; j'ai rapporté mes huit *stone* (c'est-à-dire cinquante kilos) de pommes de terre chez moi – il m'a fallu quatre allers-retours à pied.

Je me retrouvais à présent face à un autre problème : où allais-je donc stocker toutes ces pommes de terre, dans mon petit appartement ? Le seul endroit adéquat était le placard situé sous l'évier de la cuisine. En l'ouvrant, une odeur désagréable de moisissure m'a assailli. Après inspection, j'ai découvert de l'humidité partout – elle décollait l'affreux papier peint et imprégnait les plinthes, pas seulement dans ce placard, mais dans tout l'appartement, jusqu'au plafond marqué de taches d'eau. Toutefois, l'endroit était équipé d'une cheminée au gaz plutôt correcte. Comme nous étions à la fin de l'automne, j'ai décidé d'en tirer parti pour rester au chaud et chasser l'humidité – du moins, je l'espérais.

Mais mes efforts ont été vains, et l'appartement n'a jamais perdu son odeur de moisi, légère mais persistante. Heureusement, je louais au mois, et à l'approche de Noël, j'ai trouvé quelque chose qui ressemblait davantage à mes logements précédents : une chambre mansardée avec salle de bain privée, dans un charmant pavillon qui appartenait à un couple aisé. J'ai quitté mon triste sous-sol humide par une journée grise et froide, sous une pluie battante. J'avais hâte de partir, et j'étais ravi de charger ma valise et le reste de mes possessions dans un taxi. J'allais laisser la clé dans la porte pour la dernière fois quand je me suis dit que, histoire d'avoir l'esprit tranquille, il valait mieux faire le tour une dernière fois pour vérifier que je n'avais rien oublié. Ça ne prendrait qu'un instant – après tout, il n'y avait qu'une pièce.

J'ai ouvert presque tous les tiroirs et portes de placard et, comme je m'y attendais, j'avais bien fait le vide partout. Mais alors, mon regard s'est arrêté sur le placard sous l'évier. J'étais persuadé qu'il ne contenait absolument rien, mais j'ai décidé de vérifier, au cas où. À la seconde où j'ai décoincé le loquet, la double porte s'est ouverte avec violence, et des serpents

verts m'ont sauté sur la tête et les épaules. J'ai crié et je suis tombé sur le dos, en battant des bras comme la victime d'une attaque d'extraterrestres dans un film de SF.

Oui, mes huit *stone* de pommes de terre avaient pris leur revanche. Je les avais complètement oubliées et, dans le placard tiède, humide et obscur, elles avaient trouvé l'environnement idéal pour germer jusqu'à former de longs tentacules verts et visqueux. Mortifié, j'ai renvoyé le taxi et j'ai passé la demi-heure suivante à nettoyer ce carnage tuberculeux. Ce qui me surprend tout particulièrement dans cette histoire, c'est qu'elle n'a rien d'unique : au fil des ans, j'ai découvert que mes amis étaient nombreux à avoir connu le même genre de mésaventure dans leur jeunesse.